

une mouche charbonneuse, la piqûre était mortelle, car l'insecte t'avait inoculé un venin empoisonné.

—Non, non, je n'ai pas oublié, fit Perrine en frissonnant.

—Qui donc a arrêté l'action du poison, Perrine ? Qui donc ta guérie ?

—Vous, c'est vous !

—Oui, Perrine, c'est moi, la vieille Manette, la rebouteuse des Huttes. Alors tu ne te signais pas en me voyant passer ; tu ne parlais point de mes maléances, et je ne t'entendais pas crier : " Arrière la maudite ! Arrière la sorcière ! " Ainsi, j'ai fait du bien à la Bercotte, à Charlotte, à Perrine et à beaucoup d'autres, chaque fois que j'en ai eu l'occasion, et pour me récompenser, quand je passe devant vos maisons, craignant sans doute de m'y voir entrer, vous vous empressiez de fermer vos portes et vous ne défendez pas à vos enfants des me lancer des pierres.

—Nous savons que vous avez le pouvoir de jeter des sorts, répliqua une femme un peu plus hardie que les autres.

La rebouteuse haussa les épaules.

—Quand vous me voyez toujours disposée à vous être utile, à vous rendre service, répondit-elle, vous ne devriez pas me croire capable de vous faire du mal. Je vous le répète encore, je possède quelques secrets qui me permettent de guérir quelquefois ; voilà toute ma puissance.

" Pourquoi chercherais-je à vous nuire ? Je vous le demande. Réfléchissez, et vous comprendrez que vous avez tort de m'être hostiles. Allez, la rebouteuse des Huttes aime trop à faire le bien pour avoir appris à faire le mal ! "

Cette fois, les paroles de la vieille Manette produisirent l'effet qu'elle espérait. Les femmes, changeant subitement d'attitude, baissèrent la tête.

—Allons, reprit la rebouteuse, dont le front s'était éclairci, il ne faut pas que les mèches de la lampe brûlent inutilement ; reprenez vos places, et remettez-vous à l'ouvrage. Moi, avec ta permission, Gervaise, je vais achever de me chauffer.

Elle prit un escabeau, s'assit devant le feu et présenta à la flamme ses mains tremblantes, bleuies par le froid. Placée en face d'elle, la seconde fille de Gervaise, une charmante enfant âgée de dix ans, la regardait avec une sorte de curiosité craintive.

Les femmes reformèrent le cercle autour de la lampe et se remirent à travailler. Toutefois elles semblaient peu rassurées, ce qui indiquait qu'elles ne croyaient pas absolument aux bonnes intentions de la rebouteuse.

III

Au bout d'un instant, la vieille Manette s'aperçut de la persistance avec laquelle la petite fille la regardait. Alors son regard profond s'arrêta sur le visage de l'enfant, et elle l'examina avec la plus vive attention. Bientôt une émotion extraordinaire s'empara d'elle, et deux grosses larmes roulèrent dans ses yeux.

Le visage de la rebouteuse avait pris une expression indéfinissable. Elle passa rapidement sa main sur son front et sur ses yeux.

—Mignonne, dit-elle en adoucissant le timbre de sa voix, pourquoi me regardes-tu ainsi ? C'est sans doute parce que je suis vieille et que tu me trouves laide ?

L'enfant baissa les yeux.

—Autrefois, quand j'étais jeune, ma laideur m'a causé de grandes tristesses ; mais je me suis consolée en me disant que la beauté, dont la plupart des femmes sont si fières, si orgueilleuses, loin de donner le bonheur, était la source, souvent, de bien des chagrins. Et quand je pense à ce que certaines femmes font de leur beauté, je me dis qu'il vaut mieux cent fois être laide et avoir un bon cœur, que d'être sans cœur avec une jolie figure.

" Tu ris, mignonne, on dirait que tu as compris. Regarde-moi encore. Oui, comme cela. Ton regard a la douceur d'une caresse. Tes yeux sont un miroir dans lequel on voit ton âme. Dis-moi, tu n'as pas peur de la sorcière ? "

—Non, je n'ai pas peur de vous.

—Pourquoi ?

—Parce que je vois que vous n'êtes pas méchante.

—On ne t'a pas encore appris à me détester ; tu viens de parler avec l'innocence de ton cœur, et ton instinct d'enfant est au-dessus de toutes les préventions. Comment t'appelles-tu, mignonne ?

—Georgette.

—Un joli nom ! aussi gracieux que ton rose et frais visage. Eh bien ! Georgette, puisque tu n'as pas peur de moi, veux-tu me permettre de t'embrasser ?

La fillette se pencha vers la rebouteuse, en avançant sa tête charmante.

La vieille mit un baiser sur le front de l'enfant.

—Ah ! il y a longtemps que je n'ai éprouvé une pareille joie ! murmura-t-elle. Après un moment de silence, elle reprit :

—Tu es la fille de Gervaise ; mais tu as une sœur plus âgée que toi ?

—Oui, Suzanne.

—Est-ce qu'elle est ici ? Je ne l'ai pas vue en entrant.

Tout en parlant, elle s'était tournée vers le cercle des femmes. En même temps Suzanne levait la tête pour répondre. Son regard rencontra celui de la rebouteuse, qui la frappa comme une flèche.

—Me voilà, dit-elle, est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

—Non, ma belle, non, je n'ai rien à vous dire ; mais je n'en suis pas moins contente de vous voir.

Un sourire dédaigneux passa sur les lèvres de la jeune fille.

—J'ai connu votre père, reprit Manette, je veux même dire qu'il avait de l'amitié pour moi ; il ne serait pas passé une seule fois aux Huttes sans entrer dans ma cabane, histoire de causer un instant avec une vieille femme qui lui parlait du temps passé, de son père, de sa mère, qui était ma petite amie, aux beaux jours de l'enfance. Ah ! Antoine Vernier était un brave et honnête homme ! Tu avais un excellent mari, Gervaise, et tes enfants un bon père... Il me parlait souvent de sa femme et de ses chères filles, de Suzanne surtout qui promettait déjà d'être si belle !... Vous étiez tout pour lui : sa joie, son orgueil, sa vie ! Quand il s'agissait de vous, il devenait superbe d'enthousiasme comme son cœur vaillant était chaud et comme il vous aimait ! Et il est mort... Ce sont toujours ceux-là qui devraient rester longtemps sur la terre qui s'en vont les premiers. Gervaise, tes filles ne sauront jamais ce qu'elles ont perdu le jour où Antoine Vernier a été écrasé dans la forêt sous le chêne qu'il abattait.

—C'est vrai, dit tout bas Gervaise.

En entendant faire l'éloge de son père, Georgette s'était mise à pleurer. Quant à Suzanne, on aurait vainement cherché sur son visage un signe d'émotion. Peut-être n'avait-elle pas écouté. Sa pensée était ailleurs.

La rebouteuse continuait à se chauffer devant le feu, dont Georgette avait le soin d'entretenir la flamme.

—On est vraiment à son aise ici, dit Manette ; ce bon feu clair qui pétillie me fait un grand bien. Le froid m'avait saisie, mes membres s'étaient engourdis, mon vieux sang se glaçait ; si j'étais tombée avant d'arriver ici, il ne m'aurait pas été possible de me relever, je serais morte... Maintenant, mes forces reviennent, le sang court dans mes veines, je crois, pouvoir remonter vers les Huttes.

—Manette, vous avez donc peur de mourir ? demanda une femme.

—Pourquoi me fais-tu cette question ?

—Il me semble qu'à votre âge on ne doit plus tenir beaucoup à la vie.

—Tu te trompes, ma fille, on tient toujours à la vie ; plus on approche du terme fatal, plus on voudrait le retarder, soit en allongeant les jours, soit en reprenant quelques-uns des ans écoulés. Jusqu'aux dernières limites de la vieillesse on conserve des illusions ; on espère et on attend. Quoi ? On ne le sait pas, Les vieillards ont leur bonheur et leurs joies ; s'ils n'ont rien à désirer et à demander pour eux, ils ont leurs enfants. N'est-ce pas une grande satisfaction que de voir s'élever et prospérer autour de soi de nouvelles générations ? Ceux-ci vivent de la vie des autres ; ceux-là avec les heureux souvenirs du passé.

" Moi, poursuivit-elle avec une certaine amertume dans la voix, je n'ai pas de famille et je ne trouve dans ma vie que de douloureux souvenirs. Pourtant, je ne veux pas mourir encore. Oh ! ce n'est pas parce que mon existence est heureuse, et moins encore parce que j'ai peur de la mort. La mort n'est pas à redouter ; elle est le repos ; c'est

un sommeil qui dure toujours, voilà tout. S'il ne s'agissait que de moi, je la verrais venir sans faire un pas de côté pour l'éviter ; mais j'ai une mission à remplir ; pour d'autres, il faut que je vive. "

Elle resta un moment silencieuse, la tête inclinée sur sa poitrine.

—Près du lit d'un agonisant, reprit-elle, comme se parlant à elle-même, j'ai fait un serment. Pour le tenir, j'ai traversé les mers et je suis revenue en France. Il y a de cela dix ans... Et depuis dix ans je cherche et je ne trouve rien !

—Que cherchez-vous donc, Manette ? demanda la Bercotte.

La rebouteuse sursauta et releva brusquement la tête.

—Ce que je cherche ? répondit-elle d'une voix vibrante ; je cherche une trace dans la nuit, à travers le monde le passage d'une femme et d'un enfant !

Les femmes se regardèrent avec surprise.

—Une femme... un enfant ! fit Gervaise.

—Ne m'interrogez pas, dit Manette, je ne peux rien vous dire.

Elle prit sa tête dans ses mains, et fit entendre un sourd gémissement.

—Oui, reprit-elle tristement, dix ans se sont passés en recherches inutiles. Où sont-ils ? Quel vent d'orage a soufflé sur eux ? Sur quel coin de la terre ont-ils été jetés ? Dix ans de peine, dix ans d'angoisses, et rien, toujours rien... Eh bien, non, continua-t-elle avec force, je ne me laisserai pas, je poursuivrai mon but sans laisser tomber mon courage ; tant que je pourrai me tenir debout, je chercherai ; tant qu'il me restera un souffle de vie j'espérerai !

De nouveau sa tête se pencha lentement sur son sein ; elle prononça encore quelques inintelligibles paroles puis elle resta silencieuse, les yeux fixés sur la flamme du foyer.

Au dehors, le vent soufflait toujours avec une extrême violence. On entendait dans le lointain ses mugissements sourds semblables à ceux de l'Océan dans ses jours de colère.

—Manette, comment vous trouvez-vous à Marangue au milieu de la nuit et par un temps pareil ? demanda Gervaise. Il faut qu'une raison bien puissante vous ait fait quitter votre cabane ?

—Je suis partie des Huttes dans la matinée, Gervaise, par une éclaircie de soleil, pensant rentrer chez moi avant la nuit, et ne me doutant pas que je serais surprise en chemin par la neige et la tempête. J'avais quelqu'un à voir dans la vallée.

—Votre ami Thomas, le riche ?

—Lui-même, Gervaise.

—On dit bien des choses sur son compte.

—Les envieux et les jaloux.

—On assure qu'il possède plus d'un million.

—Il n'a pas compté son argent devant moi, Gervaise.

—Vous savez aussi bien que nous qu'il s'est enrichi très vite.

—En voyant la fortune qu'il possède aujourd'hui, ajouta Perrine, on a le droit de s'étonner.

—C'est possible, répliqua la rebouteuse ; mais on ne peut pas dire que Thomas est un paresseux, qu'il n'a pas travaillé ; il a toujours joui d'une excellente réputation, et, on a beau dire, on ne peut pas empêcher qu'il ne soit un très honnête homme, toujours prêt à rendre service à ceux qui ont besoin de lui.

—On ne peut pas dire le contraire, répondit Gervaise, Thomas le riche fait beaucoup de bien dans la contrée. Défunt mon mari l'estimait et l'aimait. Quand on parlait à Antoine Vernier de Thomas, dont la position avait changé brusquement du jour au lendemain, il répondait : " Thomas a hérité d'un oncle d'Amérique. " Mon mari disait cela comme il aurait dit autre chose ; mais je suis certaine que Thomas lui avait fait des confidences et qu'il savait le fin mot de l'affaire.

—Moi, dit Perrine, je crois avec beaucoup d'autres que Thomas, voyant chaque jour dépérir sa femme et ne pouvant plus donner de pain à ses huit enfants avec le travail de ses mains, a fait un pacte avec le diable. En échange d'une tonne d'or, il a vendu son âme.

La vieille Manette ne put s'empêcher de hausser les épaules.

—On peut croire cela, dit Charlotte ; mais on peut bien admettre aussi que Thomas a tout simplement trouvé un trésor.